



## Sébastien Prat

### Inconstance et distinguo : deux concepts centraux du scepticisme des *Essais* de Michel de Montaigne

*Cahiers du Séminaire québécois en philosophie moderne / Working Papers of the Quebec Seminar in Early Modern Philosophy*

2015 | n° 1 | pages 1 à 19

#### Permalien

[https://oraprdnt.uqtr.quebec.ca/pls/public/docs/GSC3790/F252916235\\_CSQPM\\_WPQSEMP\\_No1\\_2015\\_Pratt.PDF](https://oraprdnt.uqtr.quebec.ca/pls/public/docs/GSC3790/F252916235_CSQPM_WPQSEMP_No1_2015_Pratt.PDF)

#### Résumé

La contribution des Académiques de Cicéron aux *Essais* de Montaigne est bien plus significative que Montaigne n'a voulu le laisser penser et que les études montaignistes ont pu le croire. À travers la notion d'inconstance, avec laquelle discutent aussi bien le scepticisme ancien que les *Essais*, nous soulignerons l'influence du livre de Cicéron sur les *Essais* et la radicalité du doute de Montaigne grâce à ce «nouveau» fondement du scepticisme. Nous montrerons ensuite que le distinguo, autre concept central de l'analyse morale chez Montaigne (II, 1), en lien avec les choses apparentes (phénomènes) du scepticisme ancien, permet de montrer qu'à lieu chez Montaigne la constitution d'un scepticisme moderne.

#### Abstract

The contribution of Cicero's Academics to Montaigne's *Essays* is considerably more significant than Montaigne himself has led to suppose and that recent studies enabled to believe. Through the notion of inconstancy, to which ancient scepticism addresses itself as favourably as do the *Essays*, we shall emphasize the influence of Cicero's manuscript on Montaigne's *Essays*, and the radicalism of the latter's doubt on account of this «new» basis of scepticism. We will subsequently illustrate that distinguo, another fundamental concept inherent to Montaigne's moral analysis (II, 1), linked to the apparent things (phenomenon) of ancient scepticism, allows to demonstrate the establishment of a modern scepticism in Montaigne's thought.

# Inconstance et *distinguo* : deux concepts centraux du scepticisme des *Essais* de Michel de Montaigne

Sébastien Prat  
Collège Stanislas (Montréal)

Lorsqu'il est question du scepticisme des *Essais* de Montaigne, il est de mise d'insister sur l'« Apologie de Raymond Sebond ». Si certains n'hésitent pas à parler du scepticisme des *Essais* en général (voir Miernovski, 1998; Brahami, 1997; Brahami, 2001; Carraud et Marion, dir., 2004; Naya, 2004 et Conche, 1996), il est en fait souvent question de se pencher sur le plus long chapitre situé en plein cœur de l'ouvrage : l'« Apologie ». Nous reconnaissons qu'il y a des raisons objectives à cela, mais nous insisterons ici sur le fait que si Montaigne est un philosophe sceptique ou, pour le dire autrement, si le scepticisme est au centre de la pensée des *Essais*, nous devrions en remarquer les traces dans l'ensemble des chapitres et même dans la logique interne de la réflexion. Notre recherche sur le scepticisme de Montaigne partira donc de celui qui est exprimé dans l'« Apologie », mais sortira aussi de ce chapitre célèbre pour se pencher sur le scepticisme qui est pratiqué dans nombre de chapitres des *Essais*, se refusant ainsi de cloisonner l'« Apologie » de Raymond Sebond du reste de l'ouvrage, de la considérer comme une œuvre en soi, un écrit autonome.

Notre objectif général est de contribuer à la compréhension de la logique ou de la méthode des *Essais*, en tant qu'ouvrage suivant la voie sceptique. Le premier point que nous souhaitons soulever concerne les sources du scepticisme des *Essais*. Nous constaterons rapidement que le scepticisme académicien, passé par Cicéron, n'a peut-être pas reçu dans les études récentes toute l'attention qu'il mérite. Dans un deuxième temps, nous penchons sur ce scepticisme de l'« Apologie », nous montrerons qu'il est exprimé sous le « vocabulaire de l'inconstance », notion que l'on trouve dans les *Académiques* de Cicéron et,

## Pour citer cet article

Prat, Sébastien (2015). « Inconstance et *distinguo* : deux concepts centraux du scepticisme des *Essais* de Michel de Montaigne ». *Cahiers du Séminaire québécois en philosophie moderne / Working Papers of the Quebec Seminar in Early Modern Philosophy* 1 : 1-19.

surtout, notion qui s'oppose radicalement à la constance stoïcienne. Cette constance stoïcienne est sans cesse en débat dans les *Essais* et elle l'est aussi dans les *Académiques* de Cicéron, car elle est le fondement de la connaissance et de la vertu selon Lucullus, interlocuteur de Cicéron. Nous montrerons enfin que le scepticisme de Montaigne ne récupère aucune des deux issues traditionnelles des deux voies sceptiques anciennes en débat dans les *Essais*. Chez Sextus, le doute sceptique par le moyen de l'*epochè* se conclut sur l'ataraxie; chez Cicéron, le doute établi sur la méthode *in utramque partem* trouve une issue dans l'établissement du vraisemblable. Nous tâcherons de montrer que Montaigne, bien qu'il reconnaisse l'idéal de l'*epochè*, ne l'aborde qu'au conditionnel, tandis que le vraisemblable, s'il est souvent évoqué, paraît trop vague. Le scepticisme de Montaigne, reposant sur la notion d'inconstance, exige une autre stratégie intellectuelle et une autre issue que l'on identifiera au *distinguo*.

#### *Les deux principales sources sceptiques dans les Essais*

Les études critiques sur le scepticisme de Montaigne ont montré, depuis une trentaine d'années, que Montaigne avait la stature d'un vrai philosophe, au moins en ce qui concerne sa relation avec la voie sceptique<sup>1</sup>. De ce point de vue, elles ont légitimé les études philosophiques sur cet auteur, ce qui fut en soi une énorme contribution à l'histoire de la philosophie de la Renaissance. Ces études ont par ailleurs insisté beaucoup sur le lien entre son œuvre et les *Hypotyposes pyrrhoniennes* de Sextus Empiricus. Pour justifier tant d'attention à la relation entre Sextus et Montaigne, on doit souligner que les *Essais* représentent le premier ouvrage de la Renaissance française à faire usage de ce livre traduit par Henri Estienne en 1562 (voir Naya, 2004 : 48 et Floridi, 2002). Alors que d'autres auteurs contemporains de Montaigne ne connaissent encore le scepticisme que par Cicéron (Campanella, Sanchez, Bruès), les *Essais* présentent un scepticisme fondé sur de nouvelles sources, de nouveaux arguments, une position cognitive et une stratégie argumentative différentes des *Académiques*. Grâce aux nombreux travaux effectués depuis trente ans, cela est aujourd'hui assez bien établi. Mais l'attention nouvelle se portant sur la relation entre Sextus et Montaigne a peut-être contribué à sous-estimer, voire à passer sous silence la contribution de Cicéron en tant que source du scepticisme des *Essais*. Déjà Pierre Villey aurait eu comme objectif de minimiser l'importance des sources

---

<sup>1</sup> Outre les sources déjà mentionnées en début d'article, on peut penser à Popkin, 2003; Giocanti, 2001 et Paganini, 2008.

venues de Cicéron dans les *Essais*<sup>2</sup>. Nous allons tenter de montrer que, malgré le caractère lacunaire du texte des *Académiques* et malgré la relative faiblesse ou maladresse de la stratégie sceptique qui y est exposée, le fragment qui nous est parvenu des *Premières Académiques*, donc le dialogue entre Cicéron et Lucullus, fournit peut-être à Montaigne la notion la plus répandue dans les *Essais* lorsque notre auteur aborde le doute sceptique : l'inconstance.

Soulignons dans un premier temps que, quantitativement, Cicéron et ses *Académiques* fournissent aux *Essais* un nombre substantiel d'emprunts, soit une cinquantaine. En effet, nous devons réaliser que les *Académiques*, bien que nous n'en possédions que des fragments épars, fourniront finalement, entre 1572 et l'exemplaire de Bordeaux, une cinquantaine de citations et d'emprunts. Outre le nombre d'emprunts, la durée de fréquentation de l'ouvrage de Cicéron doit aussi retenir l'attention. Il semble bien que Montaigne ait lu l'ouvrage et s'en soit servi dès 1572 et ce, jusqu'aux dernières notes ajoutées à l'exemplaire de Bordeaux<sup>3</sup>, soit sur une période de vingt ans.

Ces premières remarques concernent la bibliographie matérielle et n'engagent pas en elles-mêmes d'implication spécifique de la pensée sceptique des *Académiques* dans l'œuvre de Montaigne. Il faut donc observer de plus près les concepts qui auraient pu passer des *Académiques* aux *Essais*.

#### *La notion d'inconstance : quelques sources anciennes*

De nombreux lecteurs ont noté l'importance du thème de l'inconstance dans les *Essais*. Pierre Villey lui-même suggère, sans plus analyser, la récurrence du thème de l'inconstance, le voyant comme le leitmotiv des *Essais*, notamment

---

<sup>2</sup> Voir la même remarque au chap. 3 de chez Frame, 1955. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, Villey voulait diminuer l'importance de Cicéron comme source de Montaigne (voir Villey, 1908 : I, 98-104).

<sup>3</sup> D'abord, à notre connaissance, les *Hypotyposes* de Sextus ne sont utilisées précisément par Montaigne que dans la première version de l'Apologie (1580); si l'on en croit P. Villey, entre 1572 et 1574 seulement. Ensuite, les emprunts aux *Académiques* se limiteraient à une vingtaine. Bien entendu, cela ne signifie pas qu'ils n'aient qu'un rôle accessoire. Il est évident pour nous aussi que le scepticisme pyrrhonien donne au texte de Montaigne de nouveaux outils et une nouvelle portée. Il permet même à Montaigne de critiquer le scepticisme venu de Cicéron par celui de Sextus.

dans les premiers chapitres des premier et deuxième livres<sup>4</sup>. Nous essayerons ici d'esquisser l'usage philosophique qu'en fait Montaigne.

Nous souhaitons d'abord faire remarquer que le scepticisme de Montaigne s'exprime sans cesse à travers le « vocabulaire de l'inconstance ». Dans l'« Apologie de Raymond Sebond », il est énormément question d'inconstance, notamment d'inconstance de la raison, d'inconstance de la philosophie. Mais aussi, dans l'ensemble des *Essais*, l'inconstance suit de près les aveux de scepticisme : nous pouvons penser à l'incipit du chapitre « Du repentir »<sup>5</sup> ou au chapitre « De l'inconstance de nos actions », dont nous parlerons plus loin. L'inconstance est une notion assez vague et fort peu philosophique semble-t-il. Elle caractérise d'ailleurs, le plus souvent et conformément à l'usage qu'en fait le stoïcisme, l'attitude antiphilosophique. Établissons d'abord que le terme « inconstance » a deux significations principales : la *contradiction* en tant qu'auto-contradiction ou contradiction entre des doctrines; l'*inconsistance* en tant qu'absence de rigueur logique ou de résolution morale<sup>6</sup>.

---

<sup>4</sup> Voir les notices de P. Villey aux deux premiers chapitres du Livre premier ainsi qu'au premier chapitre du Livre II des *Essais*, dans son édition critique de l'ouvrage, soit Montaigne, 1965. Toutes les citations des *Essais* seront tirées de cette édition. Nous mentionnerons lorsque nécessaire la ou les « couches » de textes citées ou analysées en utilisant les signes conventionnels : (A) pour le texte de 1580, (B) pour celui de 1588 et (C) pour l'exemplaire de Bordeaux.

<sup>5</sup> « Le monde n'est qu'une branloire perenne. Toutes choses y branlent sans cesse : la terre, les rochers du Caucase, les pyramides d'Aegypte, et du branle public et du leur. La constance mesme n'est autre chose qu'un branle plus languissant. Je ne puis assurer mon object. Il va trouble et chancelant, d'une yvresse naturelle. Je le prens en ce point, comme il est, en l'instant que je m'amuse à luy. Je ne peints pas l'estre. Je peints le passage : non un passage d'aage en autre, ou, comme dict le peuple, de sept en sept ans, mais de jour en jour, de minute en minute. Il faut accommoder mon histoire à l'heure. Je pourray tantost changer, non de fortune seulement, mais aussi d'intention. C'est un contrerolle de divers et muables accidens et d'imaginations irresolues et, quand il y eschet, contraires : soit que je sois autre moy-mesme, soit que je saisisse les subjects par autres circonstances et considerations. Tant y a que je me contredits bien à l'adventure, mais la verité, comme disoit Demades, je ne la contredy point. Si mon ame pouvoit prendre pied, je ne m'essaierois pas, je me resoudrois : elle est tousjours en apprentissage et en espreuve » (Montaigne, 1965 : III, 2, 804-805).

<sup>6</sup> Les deux significations du terme « inconstance » sont exprimées dans la citation du chapitre « Du repentir », n. préc.

L'inconstance est un vice que les stoïciens ont particulièrement critiqué par l'opposition qu'elle présente avec le modèle de sagesse idéale qu'ils préconisent et qui s'exprimera, notamment à partir de Sénèque, par le terme de « constance »<sup>7</sup>. Si la constance représente la pleine possession de la vertu et de la sagesse, l'inconstance représente pour sa part l'attitude la plus faible, la plus molle, la plus antiphilosophique. De même, si la constance représente la capacité du sage à n'être pas affecté par l'outrage ou l'offense – exprimant donc l'inflexibilité stoïcienne –, *a contrario* l'inconstance représente la faiblesse de caractère de celui qui ne supporte pas les vicissitudes de l'existence et se laisse emporter ou décourager par toute chose. Face à l'inconstance des caractères, des tempéraments et des circonstances, face à l'irrégularité des perceptions et des expériences, on connaît la force de caractère dont doit faire preuve le stoïcien. Il doit éradiquer l'inconstance à partir de la certitude (*fantasia kataleptikē*) et de la tension de sa volonté pour atteindre la vertu<sup>8</sup>. C'est ainsi sur la base de la connaissance assurée que la morale stoïcienne permet la résolution et aspire à la constance.

De son côté, le sceptique pyrrhonien, qui est toujours en débat avec le stoïcien, constate aussi l'inconstance des représentations et des opinions, mais oppose à celle-ci une stratégie différente. L'approche sceptique est très différente de la stoïcienne, bien qu'elle concerne le même problème : face à l'irrégularité (*anomalia*) des phénomènes et aux contradictions entre les opinions ou doctrines philosophiques (*diaphonia*), le sceptique va se servir de cette inconstance afin d'en court-circuiter l'effet. Que ce soit par la méthode de la Nouvelle Académie (dite *in utramque partem*) ou par le processus d'isosthénie (voir Empiricus, 1997 : I, 4, 59, §10), le sceptique se sert de l'inconstance sous sa forme de contradiction entre les arguments afin de se soustraire à tout jugement (*epochē*) et, de là, chez les pyrrhoniens, accéder à l'ataraxie. Cette stratégie, déployée en trois moments dans les *Esquisses* de Sextus Empiricus, se nomme la triade sceptique (isosthénie, *epochē*, ataraxie). De ce point de vue bien précis, et sans suggérer que le scepticisme et le stoïcisme se résument à lutter contre l'inconstance, on doit voir que l'inconstance a toutefois un rôle fondateur dans l'élaboration des stratégies philosophiques de ces deux écoles. Les deux tentent, chacune à sa façon, de se prémunir contre la contradiction, l'errance,

---

<sup>7</sup> Le *De constantia sapientis* opère un renversement dans l'ordre des vertus propre au stoïcisme impérial, faisant de la constance un synonyme de l'inflexibilité stoïcienne caractérisant la sagesse parfaite.

<sup>8</sup> Après Sénèque, Montaigne présentera lui-même cette vertu sous les traits de la constance : « [V]ouloir et ne vouloir pas, toujours, mesme chose » (II, 1, 332).

l'inconstance des opinions. Le stoïcisme tente d'éradiquer l'inconstance par la connaissance certaine qui permet la vertu, le scepticisme se sert de cette inconstance pour se soustraire à ses effets par l'*epochè*, la suspension du jugement.

Voilà pour un premier lien et une première différence entre stoïciens et sceptiques à propos de l'inconstance. Maintenant, si l'on observe les deux voies sceptiques qui sont présentes dans les *Essais* et qui servent donc à la constitution du scepticisme renaissant de Montaigne, on doit noter une différence face à la notion d'inconstance. Alors que le scepticisme de Sextus permet de se soustraire à l'inconstance ou à ses effets et d'atteindre l'ataraxie, le scepticisme de Cicéron ou de la Nouvelle Académie ne le permet pas. Le sceptique académicien, du moins tel qu'il apparaît dans les fragments que nous conservons de Cicéron, demeure sans cesse aux prises avec l'opacité du réel qui lui montre parfois ici, d'autres fois là, une option plus vraisemblable. En outre, la situation psychologique des deux scepticismes est fort différente : le scepticisme des *Académiques* ne permet pas le *status mentis* ou la *stasis dianoya*, donc l'immobilité sereine et recherchée de la pensée que prétend atteindre le pyrrhonisme.

Donnons-nous encore quelques instants afin de préciser le statut de l'inconstance dans les *Académiques*, le but étant de montrer ultimement qu'il s'y trouve un lien, une source profonde du scepticisme des *Essais*. Dans le débat des *Académiques* entre Cicéron et Lucullus, l'inconstance représente le principal argument contre le scepticisme. En effet, l'argument d'inspiration stoïcienne que soulève Lucullus contre Cicéron et la nouvelle Académie est que l'absence de toute certitude (*fantasia kataleptikè*) réduit l'homme à la pure irrésolution et sa vie à l'inconstance :

Maxime vero uirtutum cognitio confirmat percipi et comprehendere multa posse. In quibus solis inesse etiam scientiam dicimus, quam nos non comprehensionem modo rerum, sed eam stabilem quoque et immutabilem esse censemus, itemque sapientiam, artem uiuendi, quae ipsa ex sese habeat constantiam. Ea autem constantia si nihil habeat percepti et cogniti, quaero unde nata sit aut quo modo?<sup>9</sup>

---

<sup>9</sup> « La théorie des vertus mieux qu'aucune autre prouve solidement qu'il est possible de percevoir et de saisir beaucoup de vérités. C'est uniquement de telles notions que se compose la science, disons-nous, et nous croyons qu'elle n'exige pas seulement que l'on saisisse les choses, il faut que l'esprit s'en empare et les tienne de façon stable et immuable : il en est de même de la sagesse, de la science de la vie qui, de sa nature implique l'accord avec soi-même. Cet accord, je me demande d'où il pourrait naître et par quel procédé, s'il n'y a pas de vérité perçue et connue » (Cicéron, 1936 : II, §8; voir aussi §9).

Cicéron ne contredira pas Lucullus sur ce point. Peut-être l'argument de défense du scepticisme qui devait apparaître au livre suivant qui a été perdu. Dans le dialogue lacunaire que nous possédons et que Montaigne fréquente, Cicéron admet l'impossibilité de distinguer le vrai et le faux (dogmatisme négatif); par ailleurs, l'objectif de connaître étant abandonné, il s'en remet au critère du vraisemblable afin d'orienter ses actions, mais sans engager son assentiment. Le vraisemblable auquel il se rapporte ne permet pas, toutefois, une véritable constance des comportements. Le vraisemblable est circonstancié. Autrement dit, au cas par cas, on devra juger de ce qui semble le plus vraisemblable sur le moment et jamais définitivement<sup>10</sup>, car ce qui semble vraisemblable change. Il y a donc clairement un abandon de l'idéal de constance ou de l'objectif d'ataraxie tel qu'on le trouve dans le stoïcisme ou dans le scepticisme pyrrhonien. Le scepticisme académicien reconnaît implicitement l'impossibilité de se soustraire à la mouvance des représentations, à l'irrégularité des opinions, en se résignant à ce qui semble vrai selon les circonstances. Mais le plus important ici, c'est que la position sceptique académicienne attaquée par Lucullus s'exprime sous le vocabulaire de l'inconstance.

#### *Réception et radicalisation de l'inconstance dans les Essais*

Venons-en à Montaigne. Dans l'« Apologie de Raymond Sebond », comme dans l'ensemble des *Essais*, c'est bien sous les traits de l'inconstance que Montaigne présente à son tour l'homme et même le philosophe. Fort critique face à la possibilité d'établir quelque connaissance humaine constante, Montaigne critique la vanité humaine qui prétend parvenir à cette science<sup>11</sup>. On peut dire que Montaigne radicalise l'usage et la portée de l'inconstance en l'appliquant à la totalité du réel. D'abord, les facultés humaines sont inconstantes; non seulement les sens, mais la raison elle-même :

[L]a raison va tousjours, et torte, et boiteuse, et deshanchée, et avec le mensonge comme avec la verité. Par ainsin il est malaisé de descouvrir son mesconte et desreglement. J'appelle tousjours raison cette apparence de discours que chacun

<sup>10</sup> Cicéron, 1936 : II, §38 : « Je ne me rallie cependant pas à Straton, pas plus qu'à toi d'ailleurs. C'est tantôt de son côté, tantôt du tien que je trouve le plus de probabilité » (« Nec Stratoni tamen adsentior nec uero tibi; modo hoc, odo illud probabilius uidetur »).

<sup>11</sup> Montaigne va même jusqu'à critiquer la position sceptique lorsque celle-ci aspire à élever l'homme au-dessus de l'inconstance des choses apparentes; voir Montaigne, 1965 : II, 12, 505 et II, 29, 705.

forge en soy : cette raison, de la condition de laquelle il y en peut avoir cent contraires autour d'un mesme subject, c'est un instrument de plomb et de cire, alongeable, ployable et accommodable à tous biais et à toutes mesures (Montaigne, 1965 : II, 12, 565).

On voit en effet une insistance lourde de Montaigne à qualifier la faculté rationnelle par les traits de l'inconstance telle que nous l'avons définie plus haut, soit la contradiction et l'inconsistance. La raison produit en effet « cent contraires » discours et elle est « torte », « boîteuse », sans forme, telle la cire. On peut ainsi établir que la raison hérite de cette qualité d'inconstance et la communique, voire la multiplie en l'appliquant à la nature des objets qu'elle touche, c'est-à-dire aux connaissances qui deviennent elles-mêmes lâches et contradictoires, « cette belle raison humaine s'ingerant par tout de maistriser et commander, brouillant et confondant le visage des choses selon sa vanité et *inconstance* » (580)<sup>12</sup>. Et parce que la raison ne peut pas se maîtriser, elle ne peut non plus contrôler et fixer ses représentations :

Combien diversement jugeons nous des choses? combien de fois changeons nous nos fantasies? Ce que je tiens aujourd'huy et ce que je croy, je le tiens et le croy de toute ma croyance; tous mes utils et tous mes ressorts empoignent cette opinion et m'en respondent sur tout ce qu'ils peuvent. Je ne sçaurois embrasser aucune verité ny conserver avec plus de force que je fay cette cy. J'y suis tout entier, j'y suis voyrement; mais ne m'est il pas advenu, non une fois, mais cent, mais mille, et tous les jours, d'avoir embrassé quelque autre chose à tout ces mesmes instrumens, en cette mesme condition, que depuis j'aye jugée fauce? Au moins faut il devenir sage à ses propres despans. Si je me suis trouvé souvent trahy sous cette couleur, si ma touche se trouve ordinairement fauce, et ma balance inegale et injuste, quelle assurance en puis-je prendre à cette fois plus qu'aux autres? N'est-ce pas sottise de me laisser tant de fois piper à un guide? Toutesfois, que la fortune nous remue cinq cens fois de place, qu'elle ne face que vuyder et remplir sans cesse, comme dans un vaisseau, dans nostre croyance autres et autres opinions, tousjours la presente et la derniere c'est la certaine et l'infallible (563)<sup>13</sup>.

Notre raison et notre jugement ne peuvent se contrôler eux-mêmes. Les opinions qui paraissent véraçes se succèdent dans le temps sans que nous ne puissions les fixer ni les neutraliser (les opposer les unes aux autres comme font les sceptiques pyrrhoniens). Au contraire, notre assentiment est toujours porté vers l'opinion actuelle, celle qui nous habite maintenant. Ainsi, nous donnons

<sup>12</sup> Ce qui confirme encore les définitions données plus haut de la notion d'inconstance.

<sup>13</sup> Voir également Montaigne, 1965 : II, 12, 567 et *passim*. On notera que l'inconstance ne provoque pas seulement le changement, la contradiction; elle emporte aussi la pensée dans un roulement continue jusqu'à la rupture du principe d'identité : « devenant tousjours autre d'un autre » (603); voir aussi 510.

notre assentiment de façon fort inconstante à l'idée que nous avons à l'esprit, car c'est elle qui, sur le moment, offre la plus grande vraisemblance. Dans un premier temps, donc, la raison tombe sous le constat d'inconstance. Ensuite, toutes les productions de cette faculté « torte » et « boiteuse », dont la science et la philosophie, sont aussi jugées inconstantes. Parlant de la philosophie, Montaigne se demande en effet « comme [comment] couvririons nous une si grande *inconstance*, variété et vanité d'opinions que nous voyons avoir esté produites par ces ames excellentes et admirables » (512) des philosophes, sinon parce qu'ils ne connaissent pas leur objet et inventent des conjectures qui se contredisent les unes les autres? « Ils ne veulent pas faire profession expresse d'ignorance et de l'imbecillité de la raison humaine, pour ne faire peur aux enfans; mais ils nous la descouvrent assez sous l'apparence d'une science trouble et *inconstante* » (545; nos italiques)<sup>14</sup>. Finalement, cette inconstance manifeste et universelle doit nous résigner au scepticisme.

Toutefois, dans l'« Apologie de Raymond Sebond », le scepticisme ne permet pas de nous soustraire à l'inconstance ou à ses effets, il n'est qu'une mesure prudentielle permettant de tenir compte des innombrables contradictions entre les affirmations scientifico-philosophiques<sup>15</sup>. Ainsi, la voie sceptique ne permet pas de s'élever au-dessus de l'inconstance pour d'atteindre la *stasis dianoia* ou l'ataraxie, mais présente une position d'humilité et d'honnêteté intellectuelle face à l'inconstance. Voilà pourquoi, lorsque vient le temps d'illustrer la vie du sceptique, Montaigne préfère décrire l'attitude sceptique en empruntant plutôt aux *Académiques* qu'à Diogène Laërce. Montaigne reprend ainsi l'exemple, donné par Cicéron, du bateau partant pour Pouzzoles (voir 506), mais il ne reconnaît pas la « stupide » immobilité attribuée par Diogène Laërce à Pyrrhon. D'où, aussi, le fait que Montaigne ne parle de l'*epochè* sceptique qu'au conditionnel, comme si cet idéal était inatteignable<sup>16</sup>.

---

<sup>14</sup> Encore une fois, nous notons que l'inconstance renvoie à la contradiction, ici contradiction entre les doctrines scientifiques ou philosophiques.

<sup>15</sup> Outre la longue citation donnée plus haut (tirée de la p. 563), voir aussi 570-571.

<sup>16</sup> « [L]a plus seure assiete de nostre entendement, et la plus heureuse, ce seroit celle là où il se maintiendrait rassis, droit, inflexible, sans bransle et sans agitation » (562). Montaigne conçoit très clairement la stratégie pyrrhonienne et son issue en termes de *stasis dianoia*, puis d'ataraxie, mais n'y songe qu'au conditionnel, comme si cela surpassait nos facultés. On doit reconnaître toutefois qu'il semble accorder une valeur de perfection peut-être inatteignable à l'*epochè*, comme l'inscription (n° 57) aux poutres de sa librairie l'indique assez clairement.

Enfin, le scepticisme ne permet pas de surplomber l'irrégularité des phénomènes, mais demeure la position la plus honnête face à l'inconstance. C'est sur cette note que, par le célèbre emprunt à Plutarque, se conclut l'« Apologie » :

Finally, it has *aucune constante existence*, ny de nostre estre, ny de celuy des objects. Et nous, et nostre jugement, et toutes choses mortelles, vont coulant et roulant sans cesse. Ainsin il ne se peut establir rien de certain de l'un à l'autre, et le jugeant et le jugé estans en *continuelle mutation et branle*. Nous n'avons aucune communication à l'estre, par ce que toute humaine nature est tousjours au milieu entre le naistre et le mourir, ne baillant de soy qu'une obscure apparence et ombre, et une incertaine et debile opinion (601; nos italiques).

Il faut d'après nous comprendre de cette façon, c'est-à-dire en l'éclairant à partir de la notion d'inconstance, la valeur reconnue au scepticisme dans l'« Apologie ». Nous pensons donc que le scepticisme de l'« Apologie » s'inscrit à l'intérieur du phénomène de l'inconstance ou, pour le dire autrement, que l'inconstance est le fondement ou le fond sur lequel prend racine le scepticisme des *Essais*. Le scepticisme ne peut venir à bout de l'inconstance, mais il est la seule option intellectuelle capable d'en tenir compte. L'inconstance de la raison, puis celle de la science exigent l'aveu de scepticisme. Ainsi le scepticisme devient un instrument qui permet d'exprimer l'inconstance.

Mais ce scepticisme de Montaigne est moins une victoire de la raison face à l'irrégularité (*anomalía*) des phénomènes, comme c'est le cas chez Sextus, qu'une stratégie plus modeste qui vise à se mettre le plus possible à l'abri de l'erreur, mais sans garantie jamais, comme c'est le cas pour la stratégie du vraisemblable dans les *Académiques*. À cause de l'inconstance, Montaigne remet en question la force de la raison, cette faculté qui aurait selon Sextus le pouvoir de mettre en opposition des arguments de force égale (*dunamis antitetikè*). Dans les *Essais*, la raison n'a pas assez de stabilité et de force constante pour interrompre le flux des représentations et d'en opposer une à une autre afin d'interrompre la pensée et de suspendre l'assentiment (*epochè*). Au contraire, la réflexion du moraliste tend à augmenter l'inconstance pour produire, nous le verrons plus loin, l'inconstance du second degré. Ici apparaît selon nous une caractéristique propre du scepticisme moderne : la critique de la raison. Montaigne n'attaque pas seulement les prétentions cognitives de la raison, comme le faisait le scepticisme ancien, mais le fonctionnement même de cette raison « torte » et « boiteuse », capable d'inventer n'importe quel argument, puis de le contredire, capable même de se mentir à elle-même. L'antirationalisme de Montaigne en vient à saper le fondement du scepticisme pyrrhonien en enlevant

à la raison et le pouvoir de connaître et le pouvoir de contrôler ses propres représentations.

*De l'exposition du scepticisme à l'usage du scepticisme*

L'« Apologie de Raymond Sebond » a intéressé à juste titre la critique philosophique depuis un certain nombre d'années parce qu'elle permettait d'évaluer la connaissance du scepticisme par Montaigne. Dans les lignes qui suivent, nous nous intéresserons à l'*usage* (et non plus à la *présentation*) du scepticisme dans les *Essais*. Dans l'« Apologie », Montaigne présente le scepticisme ou une instrumentalisation possible du scepticisme. Ailleurs dans les *Essais*, il utilise des stratégies sceptiques afin de bâtir des chapitres entiers. Nous souhaitons montrer que le travail de moraliste de Montaigne intègre d'une façon originale la voie sceptique encadrée par l'inconstance. Dans l'usage du scepticisme, Montaigne ne s'en remet que très rarement à l'*épochè* ou au vraisemblable comme issue de la *skepsis*. Dans l'analyse morale, il propose une autre approche, qu'il nomme lui-même *distinguo*, en subvertissant un vieux principe de la logique scolastique. Afin de prouver que le *distinguo* est à la fois en lien avec l'inconstance et avec la démarche sceptique, nous nous concentrerons sur le chapitre où apparaît cet aveu d'une nouvelle méthode dans l'analyse morale : « De l'inconstance de nos actions ».

Ce chapitre ouvre le second livre des *Essais* et, tout en rappelant l'importance de la notion d'inconstance déjà exposée dans les premiers chapitres du livre premier, il pose un problème classique qui semble relever de la philosophie stoïcienne : critiquer l'inconstance des non philosophes, exhorter à la constance des sages... Mais à la lecture, on remarque une orientation toute différente du stoïcisme. Bien que Sénèque fournisse à ce chapitre la majeure partie des emprunts textuels, Montaigne y développe non pas une critique de l'inconstance de nos actions ni même une exhortation à la constance, mais un reproche adressé au travail des historiens moralistes. D'entrée de jeu, il annonce que ce n'est pas l'inconstance elle-même qui fera l'objet de ce chapitre, mais le travail de ceux « qui s'exercent à contreroller les actions humaines » : les moralistes. En effet, ceux-ci « ne se trouvent en aucune partie si empeschez, qu'à les r'apiesser et mettre à mesme lustre : car elles se contredisent communément de si estrange façon, qu'il semble impossible qu'elles soient parties de mesme boutique » (1, 331). Ici, nous avons la confirmation que l'inconstance se traduit d'abord par la contradiction ou l'auto-contradiction. La critique de Montaigne à

l'endroit des « auteurs » ne tarde pas à se présenter. D'ailleurs, il considère les hommes si universellement inconstants qu'il « trouve estrange de voir quelquefois des gens d'entendement se mettre en peine d'assortir ces pieces : veu que l'irresolution [lui] semble le plus commun et apparent vice de nostre nature » (332).

Montaigne ne se contente pas toutefois de constater l'inconstance, comme les stoïciens ou les sceptiques anciens l'avaient fait. Analysant cette inconstance, il nous confie qu'elle est incontrôlable, car elle est augmentée – et non maîtrisée – par la pensée réflexive. Autrement dit, alors que les philosophes ont toujours projeté de dominer l'inconstance par la force de la pensée – *phantaisa katalēptikè* chez les stoïciens, isosthénie et *epochè* chez les sceptiques –, Montaigne juge au contraire que la pensée réflexive et la concentration (l'introspection) ne produisent qu'une autre inconstance, soit ce que l'on pourrait nommer l'inconstance du second degré :

Non seulement le vent des accidens me remue selon son inclination, mais en outre je me remue et trouble moy mesme par l'instabilité de ma posture; et qui y regarde primement, ne se trouve guere deux fois en mesme estat. Je donne à mon ame tantost un visage, tantost un autre, selon le costé où je la couche. Si je parle diversement de moy, c'est que je me regarde diversement. Toutes les contrarietez s'y trouvent selon quelque tour et en quelque façon. Honteux, insolent; chaste, luxurieux; bavard, taciturne; laborieux, delicat; ingenieux, hebeté; chagrin, debonaire; menteur, veritable; sçavant, ignorant, et liberal, et avare, et prodigue, tout cela, je le vois en moy aucunement, selon que je me vire; et quiconque s'estudie bien attentivement trouve en soy, voire et en son jugement mesme, cette volubilité et discordance. Je n'ay rien à dire de moy, entierement, simplement, et solidement, sans confusion et sans meslange, ny en un mot (335).

L'inconstance est partout et surtout, elle est augmentée par la pensée réflexive. Appliquant cette constatation au travail des moralistes, Montaigne adopte un ton critique. Les moralistes sont suspectés d'être de mauvaise foi lorsqu'ils brossent le portrait uniforme d'un homme. Ainsi, l'inconstance comme phénomène universel devrait imposer la plus grande prudence à ceux qui veulent faire le portrait d'un homme. Malheureusement, les moralistes font le contraire; au lieu de tenir compte de l'inconstance, ils la cachent afin de bâtir des portraits uniformes et constants :

Il y a quelque *apparence* [de raison] de faire jugement d'un homme par les plus communs traicts de sa vie; mais, veu la naturelle instabilité de nos meurs et opinions, il m'a semblé souvent que les bons auteurs mesmes ont tort de s'opiniâtrer à former de nous une *constante* et solide contexture. Ils choisissent un air universel, et suyvânt cette image, vont rengeant et interpretant toutes les

actions d'un personnage, et, s'ils ne les peuvent assez tordre, les vont renvoyant à la dissimulation (332; nos italiques).

On comprend donc que la critique de Montaigne est d'origine sceptique. L'inconstance humaine interdit toute généralisation ou toute uniformisation d'un personnage afin de lui accorder des traits de caractère permanents et univoques. Toutefois, Montaigne reconnaît que si la connaissance intégrale est impossible, il demeure que des traits récurrents de caractère permettraient peut-être certains portraits vraisemblables. Apparaît donc la question du vraisemblable. Montaigne semble d'abord concéder quelque chose au vraisemblable : « Il y a quelque *apparence* [de raison] de faire jugement d'un homme par les plus communs traicts de sa vie ». Bien entendu, le probable ou le vraisemblable permettent de bâtir des modèles moraux ou des vies à partir des actions les plus courantes de la vie d'un homme. Mais le vraisemblable est rapidement balayé d'un revers de main par Montaigne sur la base de l'inconstance humaine. Après avoir posé que le vraisemblable semble à première vue acceptable afin de juger moralement d'un homme, il rejette ce probabilisme : « [V]eu la naturelle instabilité de nos meurs et opinions, il m'a semblé souvent que les bons auteurs mesmes ont tort de s'opiniâtrer à former de nous une constante et solide contexture » (332). Après un exemple tiré de la vie d'Auguste, Montaigne poursuit sur une considération méthodologique fondamentale : « Je croy des hommes plus mal aisément la constance, que toute autre chose, et rien plus aisément que l'inconstance. *Qui en jugeroit en destail et distinctement pièce à pièce, rencontreroit plus souvent à dire vray* » (332; nos italiques). Ainsi, déstabilisé par les témoignages d'inconstance qui affectent jusqu'à la conscience de soi, Montaigne rejette l'option du vraisemblable. Il ne s'engage pas non plus dans la suspension stricte du jugement, mais établit une nouvelle norme d'évaluation morale : le jugement des actions prises isolément, pièce à pièce. On doit bien reconnaître que c'est de cette façon que Montaigne aborde très souvent l'analyse morale dans les *Essais*. Cette réforme méthodologique d'inspiration sceptique – mais étrangère aux stratégies sceptiques anciennes – n'est pas marginale ou posée de façon légère; elle sera réaffirmée dans le même chapitre et sera exposée comme la méthode préconisée par Montaigne dans l'analyse historique ou morale. Opposant le modèle de constance de Caton à celui inconstant de l'ensemble de l'humanité, Montaigne persiste :

Le discours [de l'homme constant] en seroit bien aisé à faire, comme il se voit du jeune Caton : qui en a touché une marche, a tout touché; c'est une harmonie de sons tres-accordans, qui ne se peut démentir. A nous, au rebours, autant d'actions, autant faut-il de jugemens particuliers. Le plus seur, à mon opinion,

*seroit de les rapporter aux circonstances voisines, sans entrer en plus longue recherche et sans en conclure autre consequence* (334; nos italiques).

### *L'inconstance et la logique sceptique des Essais*

Comme nous l'avons vu, l'inconstance qui organisait déjà l'exposé sceptique de l'« Apologie » apparaît ici, dans l'analyse morale, le concept qui force le moraliste à la plus grande prudence et qui lui dicte sa méthode. Quiconque ferait fi de l'inconstance afin de construire des modèles bien clairs trahirait la réalité et, donc, mentirait. L'inconstance va ainsi jusqu'à déterminer la méthode sceptique en empêchant la connaissance des caractères ou des personnages historiques : tout au plus est-on capable de saisir des actions isolées. Cette approche méthodologique chère aux *Essais* – peut-être même définit-elle la méthode et les ambitions cognitives de l'essai comme genre littéraire – possède un nom : la méthode par *distinguo*. En dehors des voies sceptiques traditionnelles, de la méthode *in utramque partem* et du vraisemblable, en dehors de la triade sceptique, Montaigne suggère une autre approche pour le moraliste honnête. Et cette nouvelle voie sceptique le conduit à des mises en garde, comme celle-ci :

Encore que je sois tousjours d'avis de dire du bien le bien, et d'interpreter plustost en bonne part les choses qui le peuvent estre, si est-ce que l'estrangeté de nostre condition porte que nous soyons souvent par le vice mesmes poussez à bien faire, si le bien faire ne se jugeoit par la seule intention. *Parquoy un fait courageux ne doit pas conclurre un homme vaillant.* [...] L'action est loüable, non pas l'homme (335-336).

La prudence sceptique exigée par le constat universel d'inconstance conduit à diviser, à séparer les actions et les personnes, à renoncer aux généralisations abusives et précipitées. Il faut au contraire prendre les personnages et les vies et ne juger que par toute petite portion et à la pièce chaque événement, chaque action. Voilà pourquoi Montaigne affirme : « *DISTINGO*<sup>17</sup> est le plus universel membre de ma Logique » (335; majuscules de Montaigne). Contraint par l'inconstance, la logique de Montaigne est celle du *distinguo*, elle représente clairement une mesure de prudence intellectuelle de type sceptique, mais ne correspond à rien de ce que les traditions sceptiques anciennes nous ont légué.

---

<sup>17</sup> Orthographe de l'édition de 1581; corrigée (« *distinguo* ») dans les éditions suivantes.

Il y aurait énormément à dire à propos de la nature du *distinguo* et de ce qu'elle suggère d'ironie ainsi que de sérieux, à commencer par la référence posée par Montaigne à une démarche logique scolastique déviée de son contexte et dont le sens a été subverti. Si nous n'avons pas l'espace ici pour nous livrer à une telle analyse<sup>18</sup>, nous prendrons tout de même celui d'exposer les deux sens traditionnels de la distinction. Il s'agit de séparer la distinction numérique de la distinction intrinsèque. La première consiste à établir des différences entre des individus séparés (Pierre, Jean, Jacques) afin de montrer ce qu'ils ont de spécifique. La seconde consiste à différencier, à l'intérieur d'un même homme ou d'un seul événement, des parties, des moments ou des traits de caractère irréductibles ou incompatibles les uns avec les autres et pourtant réunis<sup>19</sup>. On doit noter que Montaigne, tout au long des *Essais*, procède avec vigueur et inlassablement à ces deux types de distinctions. On doit aussi noter que c'est grâce à ces deux exercices d'analyse que Montaigne rend bien souvent le jugement impossible sur les hommes, les événements, la cause ou l'issue des actions. Il est donc clair que le *distinguo*, qui est à l'origine une procédure logique visant à mettre au clair un problème complexe, devient chez Montaigne un moyen de morceler et d'empêcher l'uniformité des portraits que les moralistes peuvent faire des personnages ou événements qu'ils dressent. Le *distinguo* est ce qui fait entrer la bigarrure, l'anomalie, l'irrégularité<sup>20</sup> jusqu'au cœur de la subjectivité des agents moraux analysés; il manifeste donc, par là, l'extrême difficulté de poser des jugements moraux. Il est tout à fait évident que le *distinguo* est le principe méthodologique qui plonge Montaigne dans le doute. Plus on distingue et plus l'homme ou l'événement que l'on veut saisir nous échappe. Il est donc clair que le *distinguo* entre dans une stratégie sceptique qui conduit à rendre problématique la connaissance et même à douter de tout jugement constant ou uniforme, à condamner le moraliste à des esquisses fragmentaires et jamais définitives. Mais peut-on être plus précis? Peut-on faire entrer le *distinguo* de plus près dans une démarche sceptique héritée d'une des deux voies que nous avons brièvement exposées plus haut?

À la présentation de cette thèse à l'Université de Sherbrooke, Gianni Paganini nous demandait en quoi ce *distinguo* était directement lié au scepticisme. Cette bonne question nous donne l'occasion d'un éclaircissement.

---

<sup>18</sup> Pour une telle analyse du *distinguo*, nous nous permettons de renvoyer à Prat, 2012 : 203 et suiv.

<sup>19</sup> Voir Montaigne, 1965 : II, 1, 336-337. Les exemples foisonnent dans tous les *Essais*.

<sup>20</sup> Nous employons ici délibérément le vocabulaire sceptique manifestant le problème cognitif qui fonde la *skepsis*.

S'il n'y a aucun critère de la vérité dans la nouvelle académie, Lucullus juge que nous sommes perdus, réduits à l'errance. Le critère qu'offre Cicéron, le vraisemblable, n'est pas du tout suffisant et, surtout, il est inconstant, car soumis aux circonstances. De même, l'absence de critère de la vérité chez Sextus Empiricus conduit la triade sceptique, soit la stratégie débutant par l'isosthénie, se poursuivant par l'*épochè* et débouchant ultimement sur l'ataraxie. La radicalisation de l'inconstance chez Montaigne augmente aussi le problème du critère du jugement, ici du jugement moral. Dans l'« Apologie », Montaigne ne manque d'ailleurs pas d'ironiser à propos du vraisemblable comme critère<sup>21</sup>. Mais dans l'analyse morale, Montaigne propose le *distinguo*, nous l'avons vu, comme « le plus universel membre de [sa] Logique ». Ce *distinguo* comme approche méthodologique du jugement moral fait d'un acte isolé de la vie d'un individu ou d'un événement isolé de sa trame événementielle un nouveau critère méthodologique ou, si l'on préfère, une nouvelle précaution stratégique parce qu'il n'y a pas de critère de la vérité. Maintenant, quelle précaution le *distinguo* suit-il? Bien entendu, celui des *choses apparentes!*

Le *distinguo* n'est pas qu'une mesure prudentielle de l'analyse morale qui ne ferait que se rapporter de loin à une idiosyncrasie sceptique. Il ne s'agit pas ici de dire que le prudent Montaigne serait sceptique parce que le *distinguo* présente une précaution méthodologique et une faible prétention à la connaissance (ne pouvoir connaître que des actes isolés). Pour être tout à fait précis, la méthode par *distinguo* (analyse séparative) est proprement sceptique dans la mesure où, en tant qu'approche privilégiée des *Essais*, maintes fois employée, elle consiste à ne jamais subsumer un acte sous un caractère (*ingenium*) ou un événement sous une vérité morale. Le *distinguo* évite toute subsomption ou toute induction, ces activités caractérisant la précipitation des moralistes et provoquant des synthèses englobantes aussi ineptes que fausses. Cette précipitation témoignerait aussi, nous l'avons vu, d'une absence de scrupule dans la recherche de la vérité morale, d'une volonté d'affirmer sans observer. Ainsi, affirme Montaigne, le *distinguo* contraint le moraliste à rapporter ce qu'il saisit au contexte immédiat, « aux circonstances voisines ».

De ce premier élément, il ressort que le *distinguo* est proprement sceptique en ce sens qu'il contraint l'analyste moral à s'en tenir aux choses apparentes, car les circonstances voisines sont bien des choses apparentes. Or,

---

<sup>21</sup> « L'avis des Pyrrhoniens [face aux académiciens] est plus hardy et, quant et quant, plus *vray-semblable* » (12, 561; nos italiques). On voit que Montaigne ironise en utilisant le critère des académiciens contre eux et en l'appliquant aux pyrrhoniens.

bien entendu, les choses apparentes sont le seul critère (pratique) auquel les sceptiques pyrrhoniens accordent de la valeur dans les *Hypotyposes*. Le *distinguo* ne permet pas de définir un critère de la vérité morale (l'acte au lieu de l'individu, l'instant au lieu de l'événement); si c'était le cas, ce ne serait pas une mesure sceptique. Mais il faut voir que le *distinguo*, en multipliant sans limite le nombre de distinctions et donc le nombre de sens possibles d'une action, provoque un foisonnement d'hypothèses lui-même infini. Ce faisant, il ne débouche pas directement sur les solutions des deux scepticismes traditionnels, le vraisemblable et le *l'épochè*. À vrai dire, il ne les exclut pas non plus; cependant, parce que ce type de scepticisme n'oppose plus seulement deux à deux les hypothèses contradictoires, mais plutôt chacune face à plusieurs (voire une myriade), la démarche montaignienne tend davantage à s'enfoncer dans l'imbroglio des perspectives qu'à s'élever comme les pyrrhoniens au-dessus de la mêlée à travers l'isosténie, puis *l'épochè*. Ainsi, à côté des méthodes ou des stratégies déployées par les deux voies sceptiques classiques, le *distinguo* de Montaigne se présente comme une autre « logique » sceptique, en ce qu'il force d'abord l'observateur à séparer les individus les uns des autres afin de leur accorder une attention propre, puis ensuite à séparer à l'intérieur de l'individu ou de l'événement ce qui le différencie et en fait un cas tout à fait singulier, rétif à toute subsomption. En réaction ouverte face aux précipitations des dogmatiques (moralistes), le *distinguo* évite l'amalgame et la mauvaise foi. Il permet aussi de délibérer et de discriminer les motivations, les actes divers qui peuvent en découler et la variété de leurs conséquences possibles (distinction intrinsèque). À travers ces distinctions, on s'en tient toujours aux choses apparentes, on ne postule jamais au-delà de ce que l'on voit ou de ce que l'on a vu. De ce point de vue, le *distinguo* s'inscrit tout à fait dans la démarche sceptique qui s'en tient aux apparences, tout en se méfiant de ces dernières. Rappelons la phrase de Montaigne citée plus haut : « Il y a quelque *apparence* [de raison] de faire jugement d'un homme par les plus communs traits de sa vie; mais [...] »

Si nous avons eu raison de rapprocher la réflexion sceptique de Montaigne de la notion d'inconstance – notion que Montaigne a peut-être hérité de la nouvelle Académie –, on comprend mieux pourquoi les *Essais* et, en particulier, l'« Apologie de Raymond Sebond » ne récupèrent ni la triade sceptique de Sextus Empiricus ni le vraisemblable. Notre thèse est que la surenchère qu'opèrent les *Essais* sur la notion d'inconstance rend impossible aussi bien l'isosthénie, que *l'épochè* (bien qu'elle demeure un idéal), ni bien sûr l'ataraxie, tout comme elle rend caduque la notion de vraisemblable. L'inconstance exige que l'on distingue, à l'intérieur d'une série événementielle ou

à l'intérieur d'une vie, des moments bien circonscrits et que l'on juge à la pièce. Ces « vérités » (en osant ce mot) circonscrites, circonstanciées, casuelles ou même casuistiques, semblent aussi être le propre de ce que poursuit l'essai en tant que genre littéraire (en le distinguant par exemple du traité, du système, du tableau). Moins qu'une *esquisse*, Montaigne ne parvient qu'à établir des cas d'occurrences, des morceaux, des « lopins ». L'inspiration sceptique est évidente et, pourtant, l'issue est originale, renaissante.

En conclusion, si l'on peut avancer un caractère spécifique du scepticisme de Montaigne face à ses sources, en particulier en décalage avec le pyrrhonisme, nous dirons que le scepticisme moderne qui débute avec Montaigne ne se contente pas de jouer stratégiquement avec nos représentations afin de les neutraliser par l'isosthénie ou par la méthode *in utramque partem*, le scepticisme moderne entre plutôt dans l'analyse interne du fonctionnement de la pensée et des facultés de l'esprit (mémoire, imagination, volonté) afin de prendre acte de l'inconstance de ces facultés, inconstance que l'introspection et la volonté de maîtriser ne peuvent contrôler. Il ne s'agit plus pour Montaigne de juger de la précipitation des dogmatiques, comme si l'erreur du dogmatique était procédurale ou résultait d'une hâte psychologique facilement contrôlable une fois que l'on en est averti. Non, chez Montaigne, le scepticisme relève d'une mise en garde sans remède contre la faiblesse et l'inconstance de nos facultés, et de la raison en particulier. La critique des pouvoirs de la raison est bien plus radicale que dans le scepticisme ancien et entre dans l'analyse détaillée des paralogismes de la raison. Ce scepticisme part d'une double constatation : notre esprit n'est pas fiable, constant et, *surtout*, le fait que nous en soyons conscients (introspection, auto-analyse) ne permet pas de le contrôler. C'est sur ce second point que le scepticisme moderne innove par rapport au scepticisme ancien. On pourrait donc dire que, tout en récupérant de Cicéron la notion d'inconstance – mais Cicéron n'est pas sa seule source –, Montaigne la radicalise en la pensant comme une faiblesse naturelle et universelle de la nature humaine.

Lorsque Descartes reprendra le problème sceptique afin de le résoudre par le doute méthodique, il fera bien attention de ne pas tomber dans le piège soulevé par les anciens sceptiques : la précipitation. C'est avant tout cet écueil que la méthode de Descartes permet d'éviter. Mais Descartes ne tiendra nullement compte de ce que Montaigne a soulevé : l'irrégularité du fonctionnement de nos facultés, notre inconstance.

*Bibliographie*

- Brahami, Frédéric (1997). *Le scepticisme de Montaigne*. Paris : Presses universitaires de France.
- (2001). *Le travail du scepticisme*. Paris : Presses universitaires de France.
- Carraud, Vincent et Jean-Luc Marion, dir. (2004). *Montaigne. Scepticisme, métaphysique, théologie*. Paris : Presses universitaires de France.
- Cicéron (1936). *Premières académiques*. In *Académiques*, trad. par Charles Appuhn : L. II. Paris : Garnier.
- Conche, Marcel (1996). *Montaigne et la philosophie*. Paris : Presses universitaires de France.
- Empiricus, Sextus (1997). *Esquisses pyrrhoniennes*, trad. par Pierre Pellegrin. Paris : Seuil.
- Floridi, Luciano (2002). *Sextus Empiricus. The Transmission and Rediscovery of Pyrrhonism*. Oxford : Oxford University Press.
- Frame, Donald (1955). *Montaigne's Discovery of Man. The Humanization of a Humanist*. New York : Columbia University Press.
- Giocanti, Sylvia (2001). *Penser l'irrésolution. Montaigne, Pascal, La Mothe Le Vayer*. Paris : Honoré Champion.
- Miernowski, Jan (1998). *L'ontologie de la contradiction sceptique*. Paris : Honoré Champion.
- Montaigne, Michel de (1965). *Essais*, éd. par Pierre Villey, 3 vol. Paris : Presses universitaires de France.
- Naya, Emmanuel (2001). « Traduire les *Hypothèses pyrrhoniennes* : Henri Estienne entre la fièvre quarte et la folie chrétienne ». In *Le scepticisme au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle*, dir. par Pierre-François Moreau : 48-101. Paris : Albin Michel.
- (2004). « Le doute libérateur : préambules à une étude du discours fidéiste dans les *Essais* ». In *L'écriture du scepticisme*, dir. par Marie-Luce Demonet et Alain Legros : 201-221. Genève : Droz.
- Paganini, Gianni (2008). *Skepsis. Le débat des modernes sur le scepticisme*. Paris : Librairie philosophique J. Vrin.
- Popkin, Richard (2003). *The History of Scepticism from Savonarola to Bayle*. Oxford : Oxford University Press.
- Prat, Sébastien (2012). *Constance et inconstance chez Montaigne*. Paris : Classiques Garnier.
- Villey, Pierre (1965). *Les sources et l'évolution des Essais de Montaigne*. Paris : Hachette.